

FRANÇOISE HENRY

**PLUSIEURS
MOIS D'AVRIL**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA LAMPE, 2003.

Aux Éditions Calmann-Lévy

JOURNÉE D'ANNIVERSAIRE, 1998.

LE POSTIER, 1999.

Aux Éditions Pauvert

UN AMOUR MALHEUREUX, 2000.

MÉMOIRES D'UN OISEAU, 2002.

Aux Éditions Grasset

LE RÊVE DE MARTIN, 2006.

JUSTE AVANT L'HIVER, 2009.

LE DRAPEAU DE PICASSO, 2010.

PLUSIEURS MOIS D'AVRIL

FRANÇOISE HENRY

PLUSIEURS
MOIS D'AVRIL

nrf

GALLIMARD

1

Où va Féli

Parce qu'elle n'en pouvait plus de ne plus avoir tous les soirs le corps de Jacques contre le sien, parce qu'elle n'en pouvait plus du manque de ce corps dans sa vie de tous les jours, de toutes les nuits, de ce corps que lui avait pris la guerre car la guerre est d'abord une histoire de chair, de cette chair qu'on lui avait ôtée arrachée comme jamais ne le font ni la vieillesse ni même la maladie, qu'on lui avait volée avec violence, parce qu'elle n'en pouvait plus de cette absence qu'elle aurait dû, sans doute, vivre avec la décence qu'on attendait d'elle, digne d'une veuve de guerre, vivre avec le silence, sachant bien comme on le lui répéterait que

l'esprit de Jacques est toujours là,
son souvenir est dans toi,
parce qu'elle n'en pouvait plus de rester dans cet appartement de la rue de Picpus, avec ce lit immense,
un océan
vide
froid

dans lequel elle ne pouvait plus toucher aucun corps sinon la moiteur des draps et à quoi allait-elle être

condamnée dans les années qui lui restaient à vivre car elle n'était pas vieille, Féli,

elle avait quarante ans et des poussières,

dans cet appartement où résonnaient toujours les coups frappés à la porte par les hommes de la Gestapo, le matin du 8 avril 43, tandis qu'auparavant toute la nuit, leur dernière nuit vécue ensemble, Jacques avait brûlé dans la cheminée les papiers compromettants et qu'elle circulait sur la pointe des pieds sur le plancher de la chambre qui craquait

allant doucement de l'armoire à la valise,

de la valise à l'armoire,

préparant leur départ ou plutôt leur fuite, le cœur battant et la gorge serrée comme si elle pressentait déjà pressentait le danger

et c'est au petit matin alors qu'il était en train de se raser dans la salle de bains — cette même salle de bains où un peu plus tard, désormais seule, elle allait elle aussi faire un brin de toilette comme si tout continuait — que les hommes de la Gestapo avaient sonné, puis aussitôt cogné si fort contre la porte que c'était elle qui était allée ouvrir mais ils l'avaient bousculée

ils voulaient Jacques

deux hommes dont l'un l'avait brutalement saisi pour lui passer les menottes et pendant qu'il le maintenait ainsi de force, l'autre fouillait partout, renversait tout,

toute la valise que Féli avait mis toute la nuit à préparer il la jetait par terre les vêtements s'éparpillaient puis il éventrait le lit arrachait les couvertures

se retournait

voyait la cheminée qui fumait encore
alors il jurait et donnait un coup de pied dans les
cendres chaudes
puis bien que la perquisition n'eût rien donné ils
emmenaient Jacques qui n'avait pas fini de se raser
Féli n'avait même pas le temps de l'embrasser
il partait escorté bousculé par les deux hommes
une joue rasée, l'autre pas,
elle entendait décroître le bruit des pas dans les esca-
liers le long des six étages
c'était interminable à entendre
glacée
pétrifiée
le bruit des trois hommes descendant l'escalier
— les deux hommes escortant Jacques
le corps de Jacques déjà malmené
qui n'était plus le corps dont il savait maîtriser les
mouvements —
descendant l'escalier sans prendre garde à ne pas faire
de bruit
puis la porte du hall de l'immeuble qu'ils referment
violemment
alors elle se précipite à la fenêtre
la rue est déserte les trottoirs sont vides
il n'y a que cette voiture noire vitres opaques
la voiture noire qui va emmener le corps de Jacques et
ce corps est déjà si petit en bas dans la rue ce corps tenu
maintenu maltraité par les deux hommes et ce corps dis-
paraît dans la voiture noire garée rue de Picpus sans
qu'elle ait pu une dernière fois l'apercevoir
l'entrapercevoir

la portière claque et la voiture démarre à toute allure
elle remonte l'avenue de Saint-Mandé qui est juste en
face de la fenêtre et très vite elle disparaît au bout,
à l'horizon de cette ligne de fuite, brumeuse et froide,
de l'avenue de Saint-Mandé
puis le silence

alors Féli va dans la salle de bains
elle voit le rasoir, que Jacques a reposé sur la tablette
du lavabo sans le replier
de la mousse blanchâtre est restée accrochée au tran-
chant
elle ne le rince pas
elle vide le bol plein de mousse
passe sous l'eau le blaireau
range le savon à barbe
mais le rasoir elle le laisse comme ça
touché une dernière fois par la main de Jacques

quand elle retourne au salon elle s'aperçoit que tout
meubles plancher rideaux coussins
est recouvert d'une mince pellicule grise
c'est la suie qui a volé partout sous le coup de pied
rageur de l'homme de la Gestapo.

Et on voudrait qu'elle reste là, dans cet appartement
dont la fenêtre donne toujours sur l'avenue de Saint-
Mandé, dans ce même appartement où ce matin-là elle
se retrouve seule,
où tout a été renversé
et pourquoi devrait-elle y remettre de l'ordre
pour quelle vie maintenant ?

D'accord elle a relevé les chaises, replacé les coussins
sur le canapé,
nettoyé la cheminée,
fini de vider la valise et suspendu les vêtements dans
la penderie,
un par un, comme il faut, comme on attend qu'elle le
fasse

— mais qui attend qu'elle le fasse ?

Car c'est bien beau tant qu'il fait jour,
qu'elle peut sortir,
parler, chercher, demander,
mais la nuit ?

Que se passe-t-il la nuit ?

Qui est près d'elle dans le grand lit ?

Qui peut aider ses pensées à prendre ce chemin, et
pas tel autre ?

Qui peut empêcher les images de surgir ?

Qui peut empêcher que tout revienne, toute l'his-
toire, depuis l'origine,

quand Jacques était simple cheminot à la S.N.C.F., chauffeur puis mécanicien, et qu'il est entré en novembre 42 dans un réseau de Résistance nommé « Ceux de la Libération » puis à « Résistance Fer » dirigé par Médéric, où, chargé de mission avec le grade de capitaine, il avait reçu l'ordre de noyauter la région Sud-Est et de fournir aux Alliés des renseignements sur l'activité ferroviaire de l'occupant en vue de sabotages

qu'il faisait passer, grâce à des mécaniciens, du courrier en zone sud, mais aussi des agents du réseau, des prisonniers évadés, des aviateurs américains,

qu'il fabriquait des fausses cartes d'identité pour les juifs

que le soir, dans les rues, il se retrouvait avec Médéric car très vite il avait fait partie d'un comité directeur même s'il savait que ce poste était très risqué, puisque trois chefs de réseau, dont le fameux Ripoché, avaient déjà été arrêtés en janvier

et lorsqu'il a été averti par des mécaniciens qu'il avait été dénoncé, deux jours avant le 8 avril 43 — alors qu'il était en congé de maladie car il avait une santé fragile, beaucoup de problèmes de peau — pourquoi n'est-il pas parti tout de suite ?

pourtant elle avait essayé de le persuader, elle, de partir

mais il ne voulait pas, par peur de représailles sur elle, sa femme, et sur Jacqueline leur fille de dix-huit ans, et aussi de crainte que l'enquête poussée plus loin par sa fuite n'aboutisse à l'arrestation de ceux qui l'aidaient au chemin de fer...

Si nous étions partis plus tôt, pensait-elle, si nous étions partis plus tôt !

Mais elle en revenait sans cesse à ce traître, à ce jeune mécanicien qui avait trahi Jacques

ce traître à double titre puisque c'était Jacques lui-même qui, malgré les avertissements de ses collègues, l'avait récemment embauché au P.C. Traction Avant car ce jeune homme, disait-il, avait besoin d'argent

sans savoir qu'il introduisait le loup dans la bergerie et que celui-ci, bien renseigné grâce à son nouvel emploi, allait aussitôt livrer son nom aux Allemands

et maintenant, se demandait-elle quand elle n'en pouvait plus de se tourner et de se retourner, de laisser les

idées noires de la nuit la submerger sans qu'elle pût
reprendre son souffle,
quand est-ce qu'il va payer, ce traître ?

parce qu'elle n'en pouvait plus de se repasser sans
cesse ce film

de remonter encore dans le temps

— lorsque épuisée à la fin de la nuit elle voyait ses sou-
venirs brûlants se muer en songes hallucinés et qu'elle se
rappelait, soudain, qu'autrefois il avait fait son service
dans l'Aviation parce qu'il voulait voler !

Mais pilote c'était un métier à risque, il valait mieux
ne pas être chargé de famille, aussi quand il s'était uni à
Féli et qu'ils avaient décidé d'avoir un enfant il avait
choisi de travailler à terre

sur les voies ferrées

mais alors, se disait-elle enfiévrée, s'il était devenu
pilote peut-être que tout cela ne serait pas arrivé ? et elle
l'imaginait très haut au-dessus des guerres, même si
c'était faux puisque les avions aussi participent à la
guerre,

elle imaginait son corps à l'abri, dans la cabine du
pilote,

là-haut dans le ciel —

parce qu'elle n'en pouvait plus elle est partie

non elle n'a pas attendu sagement dans cet apparte-
ment

elle est partie

déjà dans Paris,

sur sa vieille bicyclette elle est allée partout, elle a téléphoné partout pour obtenir des informations — elle avait quarante ans et ces quelques poussières, un chapeau cloche enfoncé sur ses courtes boucles brunes, comme sur la seule photo, sépia, que nous possédons d'elle à cet âge — une photo d'avant, du bonheur silencieux de l'avant-guerre : un visage à l'ovale très doux, des lèvres à la courbe pleine, un sourire amusé, et, au creux du col sombre du manteau, trois perles d'un collier qui brillent —

elle a su très vite qu'il était enfermé à la prison de Fresnes,

elle a su, par des amis du réseau, que dès son arrivée il avait été mis au secret c'est-à-dire seul dans sa cellule sans aucun contact avec l'extérieur

avril mai juin juillet août

elle a couru

elle n'était jamais chez elle

et c'est seulement au début de septembre qu'elle a appris, par ces mêmes amis qui n'avaient pas encore été arrêtés, qu'il n'était plus au secret — il y était resté quatre mois et demi — et qu'il partageait désormais sa cellule avec trois autres détenus.

C'est à ce moment qu'elle a été chargée de recevoir son ballot de linge sale, chaque vendredi de chaque quinzaine, pour le remplacer, dans un « colis-retour », par un ballot de linge propre dans lequel elle a pu lui faire passer de la nourriture

tout ce qu'elle avait de meilleur elle le glissait
entre les vêtements lavés et repassés

mais un soir, alors qu'elle sortait la chemise du ballot de linge sale, elle a senti qu'à l'intérieur du col quelque chose craquait — les chemises c'était un peu du corps de Jacques qu'elle humait, qu'elle touchait délicatement comme elle eût caressé délicatement le corps meurtri de Jacques —

alors elle a découvert, finement roulé dans le col, un mince tuyau de papier

c'était une lettre de Jacques!

minuscule, écrite au crayon sur une feuille de papier à cigarettes,

elle la déroule avec soin,

la repasse à fer doux, sous un tissu sec,

mais elle doit se munir d'une loupe pour déchiffrer son écriture ciselée, et si maîtrisée

il remercie pour la nourriture et les colis

devine-t-elle que c'est pour ne pas l'inquiéter qu'il écrit avec cette retenue?

elle sent, entre les mots de celui qu'elle aime, ce silence,

entre ses paroles d'encouragement, et ses remerciements,

tout ce qu'il ne dit pas

c'est pourquoi elle reste longtemps penchée sur sa loupe

à tenter de lire entre les lignes...

cette lettre existe encore, presque illisible,

soigneusement protégée sous le verre d'un petit cadre que nous avons retrouvé dans la poche usée d'un vieux portefeuille

elle est une part, très fine, de la peau de Jacques

et c'est toujours à l'automne 43 qu'elle a pu obtenir, grâce à l'intervention d'un cousin bien placé, un droit de visite,

elle est donc venue à Fresnes en espérant, jusqu'au dernier moment, que cette entrevue serait un premier pas vers la liberté

elle a eu deux minutes pour le voir, derrière un grillage, surveillée par un gardien à quelques centimètres d'elle

il était là

le visage tuméfié, enflé, les dents cassées,
des marques de strangulation sur le cou
méconnaissable
ils n'ont presque rien pu se dire

plus tard elle apprendra que c'est au cours d'un interrogatoire long de sept heures qu'il a été torturé, qu'on l'a menacé d'arrêter sa femme et sa fille et que pour les sauver il a avoué avoir fait passer des lettres en zone libre, par le train Laval

elle ne pourra jamais oublier ce visage
celui de Jacques torturé à la prison de Fresnes
dont elle ne parlera à personne, à son retour,
cependant un jour elle l'écrira, lorsque plus tard après
la guerre des amis résistants lui demanderont de rédiger
quelques pages sur Jacques elle le marquera, clairement,
d'une façon presque médicale :

son bridge cassé, des marques de strangulation sur le cou
elle écrira aussi : *il a nié jusqu'au bout*
n'a trahi personne

c'est la dernière fois qu'elle le voit mais elle ne le sait pas

lorsqu'elle est informée, peu de temps après cette visite, que Jacques vient d'être emmené, le 21 janvier 44, à bord d'un convoi en route pour l'Allemagne, en camp de travail,

elle a un moment de vide,

de glaciation,

car tant qu'il était à Fresnes il avait au moins une adresse,

il était donc envisageable — quoique très difficile — qu'elle puisse le voir, lui parler mais maintenant elle n'a plus rien,

plus d'adresse,

plus de nouvelles,

que va-t-elle faire?

elle court partout, elle téléphone partout,

une année entière s'écoule pendant laquelle on ne sait pas comment elle vit,

ni quelles pensées roulent dans sa tête,

tout ce qu'on sait le voici : en février 45 elle tente de lui faire passer, par la Croix-Rouge internationale, un message car elle a appris qu'il était au camp de Buchenwald — près de Weimar —

le recevra-t-il? pour toute réponse elle n'a que le silence

mais elle croyait encore

et lorsqu'elle a appris la Victoire et la libération de certains camps par les Alliés elle n'est pas restée chez elle non plus

elle est allée là-bas, en gare de l'Est, attendre les trains
elle a attendu dans la fumée noire et crasseuse, dans
les bruits de ferraille, dans le va-et-vient des voyageurs,
elle a vu arriver des trains et en descendre des ombres,
et ces ombres trouvaient parfois des bras pour les
étreindre
mais elle, elle n'étreignait personne

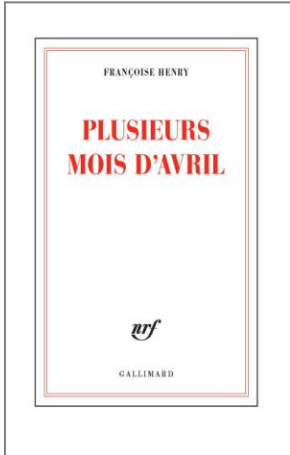
et lorsque, un à un, ils ont sonné à sa porte
les compagnons de Jacques qui revenaient de Bavière,
près de Munich
où les avait menés le si long chemin de l'évacuation
qui avaient son adresse et mission de lui dire que
Jacques les avait aidés à organiser leur rapatriement, qu'il
voulait que tous soient rentrés, et qu'après il rentrerait
— car tous, ils disaient qu'il allait revenir —
elle était confiante encore
elle attendait qu'un jour ce soit lui qui sonne à la
porte
même si le temps passait et qu'il ne revenait pas

même quand une infirmière est venue la voir
— elle arrivait de là-bas, de l'hôpital de Freising où ils
échouaient tous, décimés par l'épidémie de typhus
elle avait vu Jacques, très malade, presque mourant,
disait-elle,
elle aurait pu le rapatrier mais il n'y avait qu'une place
de libre et il fallait absolument rapatrier en premier quel-
qu'un d'important, sans doute pour des raisons politiques
mais cela elle ne le disait pas
quelqu'un dont la vie apparemment valait plus que
celle de Jacques —

*Achévé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 2 septembre 2011.
Dépôt légal : septembre 2011.
Numéro d'imprimeur : 79643.*

ISBN 978-2-07-013478-6/Imprimé en France.

184827



Plusieurs mois d'avril Françoise Henry

Cette édition électronique du livre
Plusieurs mois d'avril de Françoise Henry
a été réalisée le 17 octobre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070134786 - Numéro d'édition : 184827).

Code Sodis : N49875 - ISBN : 9782072449352
Numéro d'édition : 232827.